

II

La jeune femme cède encore. Le malade, par bonheur, ne voit pas combien sont rouges et endoloris par les pleurs les beaux yeux qu'il aime tant.

Il avale péniblement une cuillerée de crème et l'arrose d'une gorgée lente.

—Délicieux ! embrasse-moi, ma Paule bien-aimée. Ce serait assez joyeux tout de même si j'en revenais. La parque Atropos me fait des œillades, je le vois bien, mais je crois qu'elle peut remettre en poche ses ciseaux. Nous retournerons dans les bois, va, chérie : nous irons revoir les boutons d'or illuminer les prairies, le long de la rivière.

—Oh ! oui. Te rappelles-tu le petit coin où nous nous sommes mis à l'abri ?... Il pleuvait.

—Sous le noyer aux écreuils.

—Nous grimperons jusqu'à Sainte-Marguerite.

—Etions-nous bien, là, tous les deux, seuls !

—Te souviens-tu du bouleau sur lequel tu as gravé mon nom et le tien ?

—J'irais d'ici à lui les yeux fermés.

—Combien le monde se moquerait de nous et de nos inscriptions ?...

—Et combien il aurait tort ! Je crois que tu m'aimais mieux dans ce temps-là.

—Méchant !

Et elle l'embrasse tendrement.

—Ce serait idiot de mourir maintenant, reprit le malade. A peine notre nid est-il formé, à peine ai-je eu le temps de te faire la cour, car rien n'est plus gentil que de faire la cour à sa femme. Mourir ! Je n'ai que vingt-six ans, tu n'en as pas vingt. Nous nous aimons trop, d'ailleurs. Mourir ! Je ne le veux pas. Donne-moi un peu de champagne.

—Non, non, non, tu n'es pas raisonnable ; tu vas mieux, tu vas tout goûter.

—Pour un anniversaire aussi tendre, madame, vous n'avez rien à me refuser. Ah ! si je me portais bien ! Allons, une goutte de champagne, mes lèvres sont sèches, je te jure que cela me fera du bien.

—Non, monsieur, vous n'êtes qu'un petit pochard.

—Je ne te demande pas la rasade de Panard, nous ne sommes pas au Caveau.

Elle présente le verre, il prend une gorgée, et mari et femme s'embrassent longuement encore.

—Tiens, dit-il, ce baiser pour J.annette, porte-le-lui, ses joues sont si appétissantes. Elle est plus jougflue que moi, hein ? C'est toi qui m'as donné cet ange-là, ton portrait, tu sais.

Un accès de toux affreuse, funèbre, secoue brutalement le corps maigre du pauvre garçon qui retombe épuisé sur le bras vigilant de son amie. Celle-ci couche son cher fardeau et le couvre pieusement. Des larmes tombent chaudes sur les draps, mais il ne voit rien.

L'aile noire frôle la porte.

III

—As-tu fini ta dinette ? reprit-il dès qu'il put parler.

—Oui, tu veux quelque chose ?

—Fais-moi un peu de musique, joue-moi : *Salut, demeure chaste et pure*, que nous entendions il y a juste un an, pour cette même fête.

Et la pauvre femme, envahie par le désespoir, ouvre le piano et joue le morceau désiré.

—Pas cela, non mignonne, joue une page plus gaie, ce que tu voudras, la marche que nous chantions tous les deux, sur la route, en revenant de Montmeillant, tu sais...

—La chanson du *Casque*, du *Cœur* et la *main* ?

—Oui.

Elle joua la marche avec un entrain extraordinaire ; ces phrases pimpantes la reportaient aux beaux jours et la grisaient. Son mari agitait sa longue main décharnée sur le devant du lit, s'efforçant de marquer le rythme ; elle s'en aperçut, et ravie de l'effet, elle joignit les paroles à la musique. Ce fut pour son imagination une course affolée à travers le feu d'artifice des souvenirs de bonheur, elle gravit cette resplendissante échelle de Jacob sous la cadence de sa chanson joyeuse.

Après un finale sonore, le sourire aux lèvres, quelques bribes de refrain encore à la bouche—le présent n'était-il pas effacé ?—elle retourna auprès du compagnon aimé de son rêve.

Il venait d'expirer.

IV

Elle le crut endormi ; elle se replaça sans bruit dans le fauteuil et se prépara à passer cette nuit comme elle avait passé les précédentes, l'oreille éveillée, prête à donner au moindre appel ces mille soins menus qui prolongent l'existence d'un malade et quelque fois le sauvent.

Ses yeux, un peu taris, se portaient alternativement sur le berceau et sur le grand lit. Sous la protection du silence de la nuit, son esprit s'enfonçait dans les rêves extatiques de la jeune mère et de l'épouse. Peu à peu, la lassitude s'imposant, ses yeux se fermèrent sous l'influence d'une bien-faisante torpeur.

Elle se réveilla en sursaut, croyant avoir été appelée,—la pendule venait de sonner,—elle se leva, examina son mari : il ne bougeait pas. Elle regarda le cadran : il marquait deux heures. Le malade avait donc dormi quatre heures sans crise. Quel bonheur ! S'il allait être sauvé !

Le cadavre, déjà froid, se raidissait ; les pieds saillants repoussaient le montant du lit et le faisaient craquer.

Pensant que le bien-aimé s'était remué, elle s'approcha de lui, et à voix basse lui parla.

—Tu désires ?... Non ?... Dors, mon Jean.

Sa voix se perdit dans son cœur, elle effleura des lèvres le front tendu et glacé du malade.

—Tu es gelé, murmura-t-elle.

Elle prit doucement le bras qui pendait pour le remettre sous la couverture, il était raide. Par une commotion instinctive, elle appliqua sa main ouverte sur le visage du mort ; la sensation fut horrible ; elle fit sauter l'abat-jour, regarda de près et poussa un cri rauque.

Elle passa ses bras sous les épaules du mort et l'appella.

—Mort ! Tu es mort, Jean, ma vie, mon tout ! Jean, mon Jean, tu es mort !

Et, sanglotant, su...quant, elle demeura la figure appuyée sur la poitrine de celui qui ne l'entendait plus.

—On va te mettre en terre ; je resterai seule ici, non, non, on m'entertera avec toi.

Elle saisit un flacon de laudanum et le porta follement à sa bouche.

—Maman ! murmura l'enfant qui s'éveillait.

Ce nom si doux fit un miracle.

La brave épouse crut que la chère âme envolée venait de se transmettre dans la petite tête blonde de leur fille ; alors, se détournant de l'Occident pour aller vers l'Orient, elle s'agenouilla auprès du berceau et contempla dans un transport d'amour céleste la vivante et délicieuse miniature humaine.

—Oui, ta maman, c'est moi ; elle vit, ta maman, elle vivra, mon ange, car, toi, c'est toujours lui.

JEAN ALESSON.



LE COMBAT DE SAMOA

Le consul allemand à Apia a publié une circulaire donnant aux événements sanglants qui viennent d'avoir lieu, une version qui diffère sensiblement des récits reçus jusqu'ici.

Le dimanche 16 décembre, dit-il, environ cent-vingt matelots allemands avaient obtenu la permission de descendre à terre. Ils s'amusaient entre eux, lorsqu'un métis nommé Scanlan, avec d'autres individus se disant sous la protection américaine, les provoquèrent au point qu'il en résulta un conflit dans lequel un matelot allemand fut blessé d'un coup de feu. Le métis et les Samoens, de leur côté, furent assez maltraités.

A la suite de ce premier conflit, les officiers des bâtiments allemands, après s'être consultés avec le consul, résolurent de faire occuper par un détachement de marins une grande plantation nommée Vailele, située à deux milles environ d'Apia, dans la direction de Laulié, où étaient établis les "rebelle" pour la préserver de dommages possibles de la part de ceux-ci. A cet effet, cent cinquante

matelots prirent place dans des embarcations qui devaient les transporter le long de la côte. Dans le trajet, ils furent suivis sur la grève par les naturels qui les insultaient. A un demi-mille environ du point de départ, ceux-ci, sous la direction de l'Américain Klein, montèrent dans des pirogues de guerre et firent feu sur les embarcations. A la distance d'un mille de leur destination, la moitié des hommes furent mis à terre et les naturels les suivirent jusqu'au village, en se tenant à distance. Mais, à l'instigation de Klein, ils se rapprochèrent et tirèrent de nouveau sur les Allemands.

La première décharge tua six Allemands et en blessa plusieurs autres. Les Allemands battirent en retraite et 50 des leurs furent tués et blessés. Mataafa a perdu dix hommes tués et en eu trente blessés. L'*Olga* a lancé des bombes et en a tué plusieurs. Le jour suivant la résidence de Mataafa a été incendiée par les Allemands. Le commandement du navire des Etats-Unis, le *Nipisic*, a protesté contre ces mesures, mais son protêt n'a eu aucun effet. Jeudi, l'*Olga* a bombardé la ville de Mattagatelle, après quoi des matelots du navire débarquèrent et incendièrent la ville.

On ne fit aucune attention aux protestations des résidents européens et américains, dont les propriétés furent incendiées. Les délibérations des trois consuls n'aboutirent à rien. Le consul allemand proposa que le chef des insurgés vint faire sa soumission et se rendit prisonnier sur un des vaisseaux de guerre allemand, sa vie serait épargnée, mais on ne donnait pas de garantie pour sa liberté. Cette proposition ne fut pas acceptée par les autres consuls. Les Allemands alors résolurent d'écraser les partisans de Mataafa. Aux dernières nouvelles, les vaisseaux de guerre anglais et américains se préparaient au combat et atterrirent leurs hommes dans le but de protéger leurs compatriotes.

Les Samoens sont des hommes généralement bien forts, d'une taille élevée et doués d'un déve-



Guerrier Samoens

loppement de muscles que leur envieraient Sullivan, Cyr, Gus. Lambert et autres athlètes. L'habitude qu'ils ont de se graisser le corps d'huile de